

David Moitet

LES
DE SECRETS
THARANIS

L'ÎLE SANS NOM



ROMANS
DIDIER
JEUNESSE

1

Tulia louvoyait avec légèreté entre les rochers qui parsemaient le chemin. Le chant des oiseaux l'accompagnait, oscillant entre pépiements subtils et babils conquérants des mâles en quête de compagnes. Le vent couvrait la jeune paysanne de son haleine chaude, et faisait danser les feuilles des arbres centenaires de la forêt. De toutes les saisons, Tulia avait une nette préférence pour le printemps, et son foisonnement de vie qui contrastait avec la grisaille hivernale. Les fleurs sauvages égayaient le sous-bois, îlots colorés aux fragrances délicates qui bourdonnaient d'insectes. Elle s'arrêta un instant, et s'imprégna du parfum entêtant des jacinthes, dont la multitude donnait l'illusion qu'un mage avait déployé un tapis bleu au cœur de la forêt. Les rayons déclinants du soleil filtraient à travers les jeunes feuilles, et rehaussaient ce tableau enchanteur.

Ce qu'appréciait par-dessus tout Tulia, à cette période de l'année, c'était de pouvoir quitter sa petite maison pour se rendre sur le marché du village vendre les légumes produits à la ferme. Hammergat n'était qu'une bourgade d'une vingtaine de maisons, mais les sourires des clients et des amis lui réchauffaient le cœur, après trois longs mois passés en tête à tête avec Ergul, son mari. C'était un homme un peu rustre, parfois brutal, à la parole rare. Le père de Tulia avait décidé de la marier à quinze ans, contre deux ânes et un cochon. C'était une bonne affaire, selon lui. Tulia n'avait pas eu son mot à dire, et avait accepté la tractation sans broncher. Ainsi en allait-il dans les campagnes du duché des Sept Baies... Sur le marché, elle avait entendu des femmes parler d'autres mœurs, qui

existaient dans les grandes villes comme Kali ou Tharanis, la capitale... On racontait que certaines femmes pouvaient choisir leur mari. Une folie, aurait dit son père. Pourtant, Tulia ne trouvait pas cela si stupide, et aurait donné cher pour être née loin d'Hammergat, dans une contrée plus civilisée...

Elle soupira, et guida ses pensées vers ses deux enfants, Anne et Tagurd, les deux lumières de sa vie. Âgés de six et huit ans, ils égayaient ses journées de leur insouciance et de leurs bêtises. Bien sûr, ils participaient activement au travail à la ferme, sous le regard exigeant de leur père. Tulia veillait toujours à ce qu'ils s'acquittent de leurs tâches, pour éviter les corrections paternelles, dont Ergul semblait friand. La jeune mère pressa le pas, savourant à l'avance le moment où elle serrerait ses deux amours dans ses bras.

Tulia sortit de la forêt et coupa à travers le champ de blé, pour rentrer plus vite. Du coin de l'œil, elle s'assura qu'Ergul ne l'attendait pas à l'entrée de la maison. Il n'aurait pas approuvé ce passage à travers champ. En quelques enjambées, Tulia s'approcha de leur logis. De vieilles pierres empilées, recouvertes de torchis, surmontées d'un toit en lauze. Ce n'était pas un palais, mais bien plus confortable que la plupart des fermes des environs, et les enfants avaient leur propre chambre... Tulia devait au moins reconnaître ça à son père : il ne l'avait pas livrée à un fermier sans le sou qui ne la nourrissait pas. Ergul possédait trois vaches, deux cochons, et même un cheval.

Un hennissement résonna justement dans l'étable. Tulia leva un sourcil. Les enfants avaient-ils oublié de donner sa ration de foin au cheval ?

– Anne ? Tagurd ? appela-t-elle.

Pas de réponse.

Tulia haussa les épaules. Les enfants devaient encore être dans la forêt, à ramasser des fleurs sauvages ou à grimper dans les arbres. Elle pénétra dans la maison. Ergul saurait la

renseigner. Tulia visita les trois pièces du logis. Personne. Où étaient-ils donc tous partis ? Ergul ne l'avait pourtant prévenue d'aucun projet, et n'était pas du genre à s'absenter sans raison. Une petite pointe d'inquiétude se fraya un chemin dans le cœur de Tulia.

– Ergul ? cria-t-elle d'une voix moins assurée.

Nouveau hennissement. Tulia fit un pas en direction de l'étable, puis s'immobilisa. Elle fit demi-tour et s'empara du tisonnier adossé à la cheminée. Même si les environs d'Hammergat n'étaient pas réputés dangereux, mieux valait se méfier. Nul n'était à l'abri d'un malandrin de passage... Tulia pria pour qu'il ne soit rien arrivé aux enfants. Durant le court trajet qui menait à l'étable, elle se rassura en se disant que si un coupe-jarret avait attaqué leur ferme, il aurait volé leur cheval.

La porte de l'étable grinça sur ses gonds. La lumière s'infiltra dans le bâtiment, et l'ombre de Tulia s'étira devant elle.

– Les enfants ? Ergul ? souffla-t-elle.

Le cheval tapa du pied sur le sol à deux reprises, arrachant un sursaut à Tulia. Cet animal placide ne s'énervait jamais, et son agitation inquiéta Tulia. Elle resserra sa prise sur le tisonnier. Un mouvement attira son attention, derrière le tas de foin. Elle fit deux pas de côté, sur le qui-vive. Lorsque ses yeux se posèrent sur la frêle silhouette qui sortait de l'ombre, un poids énorme quitta ses épaules.

– Oh, Anne, mon cœur... Tu m'as fait une peur bleue ! Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes appels ? Sais-tu où sont passés ton père et ton frère ? demanda-t-elle en lâchant le tisonnier sur le sol.

Tulia s'approcha d'Anne et s'accroupit en lui tendant les bras.

– Ma chérie, réponds-moi... Ton père s'est fâché après vous, c'est ça ?

La petite fille bougea enfin, et la lumière glissa sur ses traits enfantins. Une lueur étrange dansait dans ses yeux bleus, et un rictus déformait ses lèvres.

– Anne ? Que t’arrive-t-il ? demanda Tulia, qui ne put retenir un mouvement de recul.

La petite avança encore, et la main qui pendait le long de sa robe passa au premier plan. Tulia découvrit avec horreur qu’elle tenait un long couteau, dont Ergul se servait pour égorger les porcs. Un filet de sang gouttait au bout de la lame.

– Anne ! Lâche ce couteau s’il te plaît...

Plus que le couteau, ce fut l’absence de vie dans le regard de sa fille qui terrorisa Tulia. Elle se redressa et commença à reculer vers la cour, ne quittant pas des yeux la petite fille. Elle était presque arrivée à la porte quand une violente douleur lui coupa le souffle. Elle porta la main à son omoplate, et découvrit avec horreur qu’on y avait planté une serpe. Lorsqu’elle se retourna, tout l’air que contenaient encore ses poumons se vida, et elle tomba à genoux. Son agresseur n’était autre que Tagurd, son propre fils...

– Mais... pourquoi ? murmura-t-elle.

La pluie de coups qui s’abattit sur elle fut sa seule réponse. Avant de quitter définitivement le monde des vivants, Tulia acquit une certitude : les deux êtres qui s’acharnaient sur elle n’avaient plus rien en commun avec ses deux amours...

2

Liberté.

Tel était le premier mot qui venait à l'esprit d'Ambre lorsqu'elle galopait à bride abattue. La sensation était sans égale. Elle volait littéralement sur le chemin, soulevant un nuage de poussière. Entre ses jambes, elle sentait la puissance de Flamme, le pur-sang que lui avait offert son père pour ses seize ans. Le souffle régulier de l'animal rythmait la course folle qu'elle livrait à son garde du corps, un vieux chevalier à qui son père avait confié la lourde tâche de ne pas la perdre de vue. Le simple fait d'imaginer sire Rodrigue rebondir sur la selle inconfortable de sa jument tout en la maudissant décuplait son plaisir. Elle resserra les jambes autour du cheval pour accélérer la cadence, tout en savourant les odeurs printanières qui lui parvenaient furtivement. Ici, celle du foin fraîchement coupé que les fermiers ramassaient dans les champs, là, des fragrances de sous-bois, quand le chemin sinueux l'amenait à traverser un bosquet de chênes et de hêtres...

Ambre ralentit un peu l'allure, et risqua un regard derrière elle.

– Par les cornes du démon ! lâcha-t-elle en se rendant compte que l'écuyer de sire Rodrigue avait réussi à la suivre.

Il était à une centaine de pas et calquait la cadence de son cheval sur celle de Flamme, sans vraiment chercher à le rattraper. Ambre sentit poindre un agacement certain. Quelle idée, de confier à un vulgaire écuyer un cheval capable de rivaliser avec le sien !

– Allez Flamme ! encouragea-t-elle sa monture en donnant du talon.

Le cheval repartit de plus belle, et Ambre se concentra pour accompagner les mouvements de l'animal avec son bassin. Le paysage défilait si vite qu'elle distinguait à peine les bords du chemin. L'idée qu'un enfant puisse se trouver sur sa route lui effleura l'esprit, mais elle la chassa comme on se débarrasse d'un insecte ; avec le bruit des sabots sur les cailloux, on l'entendait arriver de loin. Elle fixa son regard devant elle. À cette vitesse, une simple branche en travers du passage portait la promesse d'une chute mémorable. Après une longue chevauchée, la jeune femme sentit son cheval faiblir. Elle repassa au pas et laissa Flamme reprendre son souffle. Une écume blanchâtre s'écoulait de ses naseaux.

Ambre prit le temps de balayer le paysage du regard : le soleil couchant tirait sa révérence dans un dégradé de rose du plus bel effet, et une petite ferme se dressait au sommet d'une colline entourée de champs de blé. Elle guida Flamme en direction de la ferme. On était sur les terres de son père, et nul ne refuserait de laisser son cheval s'abreuver. Ambre se félicita de ne pas voir sire Rodrigue ou son écuyer. Cette fois, ses deux chaperons n'avaient pas pu la suivre...

À l'approche de la petite maison, Ambre s'étonna de ne voir personne. Pas même un enfant ou un chien pour prévenir de son arrivée.

– Ola ! héla-t-elle. N'y a-t-il personne pour accueillir la fille de votre seigneur ?

Ambre fit effectuer plusieurs voltes à Flamme, qui commençait à piaffer d'impatience. Il paraissait nerveux. La jeune femme aperçut un abreuvoir, qui jouxtait l'étable. Qu'à cela ne tienne : elle n'avait nul besoin de l'autorisation du fermier ! Elle se dirigea vers le bac de pierre. Flamme refusa de boire, et elle tira sur les rênes pour l'y contraindre. Il recula. Ambre fronça

les sourcils. La porte de l'étable s'ouvrit alors, et elle sursauta en découvrant deux jeunes enfants.

– Je vous souhaite le bonjour ! dit Ambre.

Les petits ne se donnèrent pas la peine de répondre. Ils étaient crasseux et leurs cheveux blonds emmêlés pendaient devant leur visage. On ne distinguait pas leurs traits. Ambre côtoyait souvent des gosses de fermiers, mais ceux-là avaient l'air étrange. Ils tanguaient d'un pied sur l'autre, comme des hommes ivres...

– Je suis Ambre de Volontas, la fille du général Volontas.

Pas de réponse... Le simple fait de prononcer le nom de son père suffisait à terrifier le plus courageux guerrier. L'absence de réaction de ces deux enfants était de plus en plus étonnante...

Soudain, les deux petits se mirent à hurler et se jetèrent sur la cavalière. Surpris, Flamme rua et Ambre chuta lourdement sur le dos. Le souffle coupé, elle se redressa péniblement. Une série d'images incohérentes l'assaillirent : le sang, qui coulait sur le flanc de son cheval, les yeux rouges des enfants, miroirs inertes qui semblaient tout droit sortis des enfers, et surtout, ce couteau démesuré que tenait la petite fille... Ambre avait l'impression d'avoir plongé dans un monde qui lui était inconnu... La petite se rapprochait, et ses intentions étaient claires. Ambre rampa maladroitement pour lui échapper. Sur sa droite, le deuxième enfant, un garçon, approchait lui aussi. Il tenait un bloc de pierre à bout de bras et s'apprêtait à l'abattre sur elle.

Alors que tout espoir semblait perdu, l'ombre d'un cheval se dessina au-dessus de la jeune femme. Avec le flanc de sa monture, le cavalier s'était interposé entre elle et les enfants, qu'il avait repoussés pour un temps. Une main se tendit vers Ambre, qui leva les yeux, et reconnut avec soulagement l'écuyer de sire Rodrigue. Elle attrapa le poignet tendu et se laissa hisser

sur le cheval, qui repartit sans attendre. Au petit trot, les deux cavaliers croisèrent sire Rodrigue qui galopait vers les enfants, l'épée au clair.

– Non !!! cria Ambre, comprenant ce qui allait se passer.

Elle eut juste le temps de se retourner pour voir s'abattre l'arme du chevalier.

– Ne regardez pas, lui conseilla l'écuyer.

Ambre se mordit les lèvres. Une larme coula sur sa joue. Elle resserra son étreinte sur la taille de l'écuyer. Comment s'appelait-il, déjà ? Il faudrait qu'elle le lui demande... Elle ferma les yeux et se laissa bercer par le balancement régulier des pas de la monture.

Un cliquetis métallique précéda l'arrivée de sire Rodrigue, qui les avait finalement rejoints. Ambre affronta le regard du vieux chevalier. Pas un mot ne fut échangé. Ce n'était pas nécessaire. Elle n'osait se rappeler le nombre de fois où Rodrigue lui avait reproché son insouciance, voire son inconscience... Aujourd'hui, elle ne pouvait que lui donner raison. Elle remarqua que le chevalier avait pris le temps de rattraper Flamme, qui les suivait au bout d'une longe. Mis à part une longue estafilade superficielle sur le flanc, le cheval allait bien.

Encore sous le choc, et incapable de prononcer le moindre mot, Ambre remercia le vieil ami de son père d'un signe de tête.